

Mardi passé deux orateurs sont montés à la tribune. L'un nous a prouvé par des arguments invincibles une chose que tous ses auditeurs admettaient.

L'autre nous a transporté *tant bien que mal* sur le Vésuve. Peu s'en est fallu qu'il nous y laissât. On le sait, il y en a beaucoup qui y auraient perdu sous le rapport de la blancheur.

Voilà les résultats de ce réveil intellectuel.

Ils ne sont pas trop brillants ni trop rapides. Mais le proverbe dit : qui va doucement va loin. A voir la marche de nos gens de lettre, on est certain qu'ils iront bien.

Je le leur souhaite avec le plus grand plaisir.

N. D.

Montréal, 7 Mai, 1858.

— * * * —

M. LES COLLABORATEURS,

Je suis grandement étonné que M. le *Fantastique* se permette de dire que je me suis vanté d'être un des collaborateurs de cette charmante petite feuille. Je vous assure, messieurs, que je n'ai jamais eu de telles prétentions. Je ne suis qu'un étudiant en droit, et je préfère néanmoins, ma position à celle des Collaborateurs du *Fantastique*. Mon peu d'expérience et de talents ne me permettrait pas d'ailleurs d'aspirer à un tel honneur. Mais tout ignorant que je puis être, au dire du *Fantastique*, je me respecte trop pour me vanter de rédiger cette jeunesse fantastique.

Quand à mes lectures, si je n'ai point répondu, lorsqu'un correspondant du *Fantastique* s'est permis de me colonnier, en disant que j'avais copié mes lectures dans le *Repertoire National*, c'est que s'il fallait qu'un honnête homme prit la peine de répondre à tous les polissons qui l'insultent dans la rue, sa vie serait par trop désagréable. Ainsi, que les collaborateurs du *Fantastique* sache, que si je leur fait l'honneur d'une réponse aujourd'hui, c'est une fois pour toujours.

ANT. ST. JEAN, jeune.

Québec, 12 mai, 1858.

Variétés.

Les Reines d Mai

Peut-être, Rosa, que le chef écossais veut attendre Votre Majesté pour l'accompagner à sa royale demeure, dit à la reine sa sœur Nanette, qui était aussi sa demoiselle d'honneur. Oh ! père va bien rire.

— Ne lui parle pas, Nanette, dit Rosa ; il

pensera que nous avons été folles pour faire attention à ce jeune homme.

Nanette, cependant, ne tint aucun compte de cette injonction ; elles n'étaient pas sitôt assises à table pour dîner, qu'elle raconta l'histoire à son père. Elle dit comment Rosa avait été élue reine de mai ; au désespoir de Rosa, la petite malicieuse ne tarissait pas sur les manœuvres du plaid écossais autour de sa sœur ; et ça dura toute la matinée ! ajouta-t-elle.

— En vérité ! dit le père d'un air très-surpris ; qui était-ce ? que Votre Majesté me pardonne mon indiscrétion, mais pourrais-je savoir si vous l'avez encouragé ?

— Oh ! non, papa, pas du tout, dit Rosa ; une fois seulement j'ai regardé pour voir s'il était là : comme il ne parlait pas, nous avons quitté la promenade pour aller chez Vinton.

— Oui ; mais croiriez-vous, papa, dit Nanette, qu'il nous a suivi jusque-là, et qu'il a regardé à la porte ? Il se cachait si bien la figure avec son plaid qu'il nous a été impossible de voir ses yeux ; il avait aussi abaissé son bonnet sur son front. Nous en avons conclu qu'il avait été pris de découragement en voyant l'énorme bol de crème servi à Rosa, et qu'il n'avait pu attendre qu'elle eût fini.

— Voilà une bien mystérieuse histoire ! qui pourrait-ce bien être ? connaissez-vous quelqu'un qui lui ressemble ? Cherchez...

— Oui, papa, il était juste de votre taille.

— Vraiment ?

— Oui, et il marchait comme vous ; avec des cheveux flottants sur le cou, j'ai fait cette remarque.

— Vous l'avez donc bien remarqué, ma petite reine de mai ?

— Sans doute, papa, je ne pouvais pas faire autrement, il avait l'air si original.

— Père, dit Nanette, et son malin sourire interrogeait son père, qui depuis un moment ne pouvait garder son sérieux ; vous faites l'ignorant, mais je suis bien sûre que vous en savez plus long que nous là-dessus. Regarde donc, Rosa, regarde le nez de papa, et mère qui rit aussi.

— Moi ?..... et comment voulez-vous que...

— Bon, bon, je sais bien. Et maintenant, je crois, moi, que ce mystérieux inconnu n'était autre que vous, papa, avec un plaid et un bonnet écossais. Y suis-je ? Tenez, dit Nanette, en battant des mains, vous riez, vous voyez bien que j'ai deviné.

— Oui, vous avez raison, Nanette, dit son père.

— Oh ! Rosa, penses-tu, c'était papa ! que

diront ces demoiselles

Rosa essaya de rire, mais elle avait plutôt envie de pleurer, et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle était toute honteuse ; elle aurait bien voulu ne pas avoir montré tant de vanité devant son père. Il comprit tout de suite ce qu'elle ressentait.

— Ma chère fille, dit-il en l'attirant vers lui et en penchant sa tête sur celle de Rosa, l'admiration de votre père ne vous serait-elle pas aussi agréable que celle de toute autre personne ?

— Oh ! oui, papa, dit Rosa ; mais j'ai si grand-peur d'avoir fait la sotté.

— Et si vous l'avez été, en effet, mon fant, qui donc serait plus disposé que votre père à vous excuser ?

Rosa cacha sa tête dans le sein de son père.

— Je voulais partager vos plaisirs, mon enfant, et j'étais content de vous regarder, vous et Nanette, sans être reconnu. Que vous dirai-je ? j'étais heureux de vous voir remplir si dignement votre rôle de reine, et aussi de vous voir veiller au bien-être de vos jolies compagnes avec tant d'attention. Il écarta doucement les boucles de ses cheveux et baissa son beau front, "ma petite Nanny que voilà a donné aussi beaucoup de satisfaction à son père par son généreux dévouement à la reine."

Ses deux enfants le regardèrent en souriant et lui rendirent ses caresses avec affection, puis appuyant leurs belles joues roses contre les siennes, elles se sentirent heureuses et confiantes dans leur amour.

Lui, dans le fond de son cœur, désirait qu'elles eussent toujours confiance en lui, afin qu'il pût toujours écarter d'elles les dangers. L'affection d'un tel père pour ses filles a quelque chose de tendre et de fort qui console et réjouit l'âme.

Mais laissons notre reine de mai et son aimable demoiselle d'honneur au plaisir qu'elles éprouvent. Le soleil de mai brille autre part que sur la promenade de Boston ; allons jusqu'à un petit village voisin.

Là aussi des jeunes filles étaient le printemps. De bonne heure elles avaient quitté la maison paternelle et couraient maintenant à travers la fougère humide des bois ; secouant les feuilles couvertes de rosée, grimpaient sur les rochers escarpés, sautant, folâtrant dans les prairies sur les bords de mille ruisseaux babillards, pour arriver à un bosquet éloigné où elles voulaient célébrer leur fête. Elles l'atteignirent enfin, les pieds mouillés, les vêtements en désordre ; mais le bosquet était si froid et si humide, qu'elles furent très-